

Vu le 2 avr. 06 sur le site <thule-italia.com>
Revue en ligne de l'Associazione Culturale Thule Italia, févr./mars 06 :

Du Paganisme au Christianisme

Chaque fois que je monte ici en Campidoglio, il m'est agréable de jeter un regard vers Marc Aurèle, l'empereur philosophe à cheval, en guerrier mais avec le bras levé dans un vaste geste de paix et, aussi dans les musées capitolins qui nous montrent le monument funéraire de deux des derniers représentants du Paganisme* [1], le consul Pretestat et sa femme Pauline, morts en 384 et 385 EC. Dans ce monument, les conjoints se tournent l'un vers l'autre et, par quelques vers gravés dans le marbre, il l'exalte : "adonnée aux temples* et amie des Lois, pudique, fidèle, pure d'esprit et de corps, charitable à tous, utile aux Pénates" [2] et, de même, elle dit que dans les douze Dieux* du culte romain il voyait les apparences multiples du Dieu unique, le Soleil. C'était le même dieu unique que Julien l'Apostat (la famille des Ciconii [3] qui lui était apparentée fit même aussi partie du cycle des Saturnales) avait aussi vénéré comme image de ce Dieu père, Zeus* pater, auquel il demandait de lui montrer "la voie qui mène vers Toi".

Dans leur maison, Macrobe imagine dans sa *Saturnalia* une conversation libre alternant, comme dans le *Symposium* de Platon, avec plusieurs "disputations" et quelque plaisant sermon qui revisitait la tradition culturelle "païenne". Tels étaient ces derniers "païens". Je parlerai donc de leur siècle, mais en préférant faire un discours actuel, parce qu'ainsi se déroula et se résolut le conflit entre "Paganisme" (un mot pour moi positif, que j'emploierai dès maintenant sans guillemets) et Christianisme. En effet, naît alors grâce à l'union avec le pouvoir impérial dans sa phase plus autocratique, en héritant de son siège et en partie de son pouvoir, la forme du Christianisme comme religion* révélée, dogmatique et intolérante qui le fait chef de la papauté romaine ; naît alors l'antagonisme des deux pouvoirs, inconnu du monde classique qui, en traversant tout le Moyen-Âge et l'âge moderne, est encore aujourd'hui présent comme rapport conflictuel entre l'Église et l'État.

LE BREF IV^{ème} SIÈCLE

Permettez-nous d'évoquer brièvement les données mineures de l'histoire de ce bref siècle, dans lequel s'encadre les éléments de la grande bataille idéologique. Le siècle s'ouvre avec la victoire de Constantin contre Maxence à Ponte Milvio, en 312, lorsque le Christianisme, "religion de paix", éleva contre le labarum [4] impérial d'Ercole la croix du Christ comme étendard de "guerre" : *In hoc signo vinces* ! Pouvons-nous, peut-être, ignorer que l'armée victorieuse n'était certes pas chrétienne puisque jusqu'à la fin de ce jour elle ne savait rien de la vision chrétienne de son commandant ? D'autant que les deux armées étaient composées l'une et l'autre de mercenaires ? À l'instant d'être congédiés, les vétérans acclameront Constantin au cri rituel : "*Dei te*

¹ *N. B. : Les mots avec astérisques* sont des titres d'articles consultables sur le site <racines.traditions.free.fr> mais aussi dans le Livre CD des adhérents...

² **Penates "les Peinés"** : "ceux qui sont dans la peine" (devenue une expression chrétienne), cf. l'article/ r.t : Manes* (les "bons" ancêtres)...

³ **Ciconii** : cf. notre art. r.t : Blasons*, partie "meubles et figures", § Cigogne...

⁴ **Labaron** : étendard solaire, cf. notre art. Blasons, # Vexillo (drapeaux)...

nobis servent", Dei "Dieux" est au pluriel ! et, c'est seulement deux siècles après que le Code de Justinien le corrigera... en le mettant au singulier. Comme on le sait, en 313, très vite après ladite "victoire", Constantin promulgua son célèbre édit : attention, c'est un édit non chrétien mais païen, au moins dans la forme et donc polythéiste, de tolérance ; mais, bien vite, son issue pratique sera l'intolérance : une religion établie de force, grâce à l'alliance entre pouvoir impérial et ecclésiastique.

Ensuite, en 330, il transféra la capitale de l'Empire à Constantinople, abandonnant cette Rome qui était la forteresse de l'aristocratie* senatoriale païenne, et où on voyait dans la papauté un pouvoir allié mais rival. Entre temps, pas seulement à cause de l'époque sous l'égide du pouvoir impérial, dans les premiers Concile Œcuménique de Nicée en 325 et de Constantinople en 381, le Christianisme définit sa théologie et sa structure autocratique. À cette consolidation du Christianisme comme pouvoir s'opposa, entre 361 et 364 la brève tentative de Julien "l'Apostat" qui, après la nouvelle répression chrétienne, suivit ici à Rome mais aussi à Athènes et Alexandrie, une brève renaissance païenne qui eut dans le cycle romain des Saturnales sa plus haute expression. Mais en 396, pendant que la répression impériale s'exprimait dans une série de durs édits, dans la bataille sur le fleuve Frigido, aux frontières nord-orientales d'Italie, le "pacifique" christianisme de Théodose gagnait la guerre une fois encore ; et, en 409, le "sac de Rome", œuvre des Wisigoths chrétiens d'Alaric, apporta son ultime sceau. Ces événements essentiels du siècle furent décisifs même pour nous : et avec les millénaires d'historiographie, archéologie, anthropologie culturelle, sociologie etc. nous ne pouvons pas encore comprendre tout à fait pourquoi le Christianisme a vaincu, et pourquoi "par la guerre". En écartant, évidemment, l'hypothèse creuse de l'intervention divine avec ses miraculeuses visions et massacres guerriers, nous devons nous demander : quelles furent ces causes ? Peut-être, dans les complexes questions socio-économiques de la crise générale de l'Empire, était-ce la force d'attraction de la connotation révolutionnaire initiale du Christianisme ? Ou, au hasard des guerres, la division toujours plus profonde entre les intellectuels et le peuple, qui laissait les intellectuels païens seuls dans la défense de la tradition d'apparence conservatrice ? Ou une "supériorité culturelle et morale" du monothéisme chrétien sur le polythéisme païen ?

DU MYTHE AU DOGME

Nous cherchons à comprendre comment se déroula la bataille des idées dans ce décisif quatrième siècle. Une vulgate historiographique, qui respecte encore les idées des vainqueurs chrétiens, continue à nous transmettre une image dominante : d'une part le polythéisme, de l'autre le monothéisme : romains polythéistes et intolérants, chrétiens monothéistes et tolérants ; romains vexatoires et chrétiens persécutés ; romains adonnés aux cirques et chrétiens adonnés aux églises*, les uns féroces et les autres doux, et ainsi de suite. Quelle gratifiante imagination historique ! Mais est-ce crédible ?

En réalité cette vulgate est à renverser : mais pour le faire nous devons commencer par la clarification de nos idées sur le polythéisme et le monothéisme. En reprenant la paradoxale définition des idées platonicienne selon laquelle "*la Croix se référerait au bavardages d'un vieux philosophe napolitain*", nous pourrions suggérer une circonspection préliminaire : ne pas faire de ces noms ou abstractions, polythéisme et monothéisme, des organismes en leur donnant la consistance matérielle de choses réelles suspendues sur notre tête. Ces noms ou étiquettes ne sont autres que des allusions dont nous nous servons dans chaque champ de la recherche culturelle, en présuppo-

sant une signification commune dans l'esprit de nos interlocuteurs. Mais, attention à ne pas oublier que sous ces mots vivent, dans des conditions sociales et culturelles déterminées, des personnes vivantes, différentes entre elles, et en cela contradictoires ; et attention à ne pas leur attribuer une connotation positive ou négative. Toutefois nous continuerons à les employer, peut-être entre guillemets, comme "idées", pour garder cela à l'esprit. On peut dire en synthèse que le "Polythéisme" représente une conception analytique, et le "Monothéisme" une conception synthétique de l'universelle nature même si, ni l'un ni l'autre, ne s'épuisent dans ces formes.

Le polythéisme, en effet, se présente à son tour dans un double aspect : d'une part comme culte d'une multiplicité de présences ou de forces naturelles, ciel et corps célestes, terre et mers, monts, lacs, fleuves, sources, bois, et manifestations atmosphériques et ainsi, prémisses de notre vie conçues comme manifestations divines ; de l'autre, comme multiplicité diffuse de cultes ethniques monothéistes, dans lesquels chaque peuple vénère ses ancêtres fondateurs ou héros éponymes, en éternelle comparaison, compétitive ou non, entre eux.

Et le monothéisme présente aussi une double nature, d'une part comme renvoi, à la multitude des manifestations naturelles, à leur unique principe ; de l'autre, comme une forme intolérante du polythéisme répandu, mais "jaloux" (la définition est de Moïse), pour lequel son dieu apparaît supérieur à tous les autres, donc l'unique vrai. Dans ce cas, la supériorité intellectuelle et morale, dans les esprits des hommes réels, de l'une ou de l'autre version de la religion*, la polythéiste ou la monothéiste, serait entièrement à démontrer car, nulle part ailleurs, on écrirait ainsi l'histoire de la philosophie. Typiquement concret, est l'exemple de l'incertain procès des Hébreux entre le polythéisme et le monothéisme. Oui, il y a dans la Genèse la présence d'un dieu unique, mais tellement confondue, floue, qu'en réalité on voit deux dieux très différents, l'un créateur par la force du logos, l'autre seigneur du désert qui attend qu'on irrigue et qu'on récolte pour lui. Mais, est ensuite polythéiste le patriarche Abraham qui se confronte avec les dieux d'autres rois, en recevant la bénédiction et en leur payant la dîme. Et, parmi les Hébreux paraissent même des petits dieux ethniques, Lares ou Pénates, comme Laban et Jacob, oncle et neveu, qui déclarent : "Que le dieu d'Abraham et le dieu de Nacor soient juges entre nous". Et Moïse, devant donner à la "bande mélangée" et rassemblée pour fuir d'Égypte avec lui, un dieu ethnique et "jaloux" qui en fera un peuple, impose avec une guerre civile, le précepte "tu n'auras pas d'autre dieu en dehors de moi" qui est tout sauf monothéiste. Et, pendant la monarchie, le culte du dieu unique - évidente projection au ciel du monarque terrestre - s'affirmera avec les armes dans la bataille contre les cultes des hauteurs, où on vénéraient l'ethnie des clans*. Et, l'ambigu procès du polythéisme au monothéisme s'accomplira au retour de la captivité babylonienne lorsque, avec Esdras et Noémie, sous l'influence du dieu unique des Perses de Ciro, Jahvè réjunira le dieu unique du ciel et de la terre et le dieu jaloux de ce peuple juif et, malheureusement, il sera même l'emblème d'un racisme théologique qui les poussera à répudier les femmes et les fils des unions babyloniennes. Comme pour les Hébreux, polythéisme et monothéisme apparaissent être toujours entrelacés de diverses manières entrelacées car ils peuvent se montrer soit tolérants, soit intolérants. Il reste de toute façon que, en général et hors des instants conflictuels, le polythéisme est la cohabitation de plusieurs dieux, et favorise donc tendanciellement la tolérance religieuse et l'accueil des cultes d'autrui alors que le monothéisme est trop souvent un culte jaloux et peut-être agressif (ou missionnaire).

De quelle manière alors, une société polythéiste comme la société romaine, habituée à accueillir dans son Panthéon tous les dieux, aurait-elle été intolérante ? Et de

quelle manière par contre, un culte monothéiste aurait-il représenté pour eux une nouvelle et plus profonde liberté ? En venant à Rome, son histoire montre une succession ininterrompue de ce que Cicéron appelait des "*insitivae doctrinae*", c'est-à-dire des cultures ou des religions transplantées ou importées[5], à commencer par l'étrusque et la grecque et, il disait : *insitiva doctrina, romani i mores*. Même le Christianisme était une *insitiva doctrina*, un mythe étranger, *peregrinus* [6] qui, cependant, fut repoussé. Pourquoi différent des autres ? Et en quoi ? Pour son monothéisme, pour ses coutumes, ou pour quoi d'autre ? Le Paganisme romano-hellénistique, au moins au niveau cultivé des intellectuels, tend toujours, peut-être même sous la poussée chrétienne, à être plus monothéiste ; cependant qu'au niveau populaire – mais pas seulement – le Christianisme apparaît finalement trop polythéiste.

Païens et chrétiens ne différaient pas beaucoup, parce qu'il n'y avait même pas, sinon dans l'oléographie, un type unique de l'un et de l'autre, et beaucoup hésitaient à décider quel nom ou étiquette se donner, et peut-être à changer d'avis. Et même, les chrétiens se divisaient en sectes, s'appelant mutuellement hérétiques⁷, et se combattaient avec une férocité pire que celle employée contre les païens. Et ils croyaient même dans la réelle existence des dieux païens comme idoles ou démons : Tertullien définissait le cirque comme le "temple de tous les démons" et, face à cette mentalité Cyprien, plus réfléchi, dut écrire un livre pour expliquer que les idoles [8] n'existent pas, "*Quod idola non sint*". Alors, où était la différence ?

Il me semble que la différence entre les païens et les chrétiens n'est pas tant dans l'opposition entre polythéisme ou monothéisme, que dans une attitude mentale différente envers la religion*, de l'un ou de l'autre type. Ce qui pour les païens est mythe*, est dogme pour les chrétiens : et cela les discrimine face à la tolérance et l'intolérance. Pour le dire avec Platon : on recourt au mythe* lorsque la raison ne peut expliquer les choses car c'est une imagination plausible qui, de toute façon, laisse ouverte la recherche même si, ensuite, "Dieu seul sait si cette imagination correspond à la vérité". Ceci, les intellectuels païens le savent bien : Julien l'Apostat, en discutant avec Héraclide, explique que les mythes "doivent être entendus d'une manière plus qu'humaine, en ne croyant pas simplement, mais en enquêtant sur la signification rapportée" et, dans ce même discours, il nous laisse incertain : "c'est un mythe ou un discours véridique" ; et il se montre même insatisfait de devoir recourir au mythe : "Je me force même à me faire inventeur de mythes". Le mythe est fantaisie et recherche, et donc tolérance ; le

⁵ **religion importée** : Pour notre part à *racines.traditions*, nous disons assez souvent "exotique" !

⁶ **peregrinus** : voyageur → pèlerin...

⁷ **Hérésie et hérétique** : ces mots avaient une longue histoire d'utilisation dans l'église Chrétienne Avant le Conseil de Nicée. Dans Corinthiens 11:19 (NASB), Paul dit, "Il doit aussi y avoir des factions (*haireseis*) parmi vous, pour que ceux qui sont approuvés puissent devenir évidents parmi vous." Dans le contexte, Paul critique l'église Corinthienne pour le comportement inopportun touchant à la Cène. Dans ce passage *haireseis* signifie des désaccords, des factions ou des dissensions. Le terme apparaît aussi parmi "les travaux de la chair" dans Galates 5:20. Dans Titus 3:10 (NASB), Paul dit, "Rejetez un homme fractionniste après un premier et deuxième avertissement, à savoir que si un tel homme est perverti et pêche, il est par moi condamné". Le mot traduit par fractionniste par le NASB est l'adjectif grec *hairetikos*. Howard Marshall explique que l'utilisation du terme décrit ici "une personne qui tient des avis sectaires et les promeut dans l'église, causant ainsi la dissension dans la congrégation". Ainsi, avec ce sens négatif du mot, l'église a employé plus tard *haireseis* pour décrire "les factions" qui ont **dévié de La Vérité** et ont divisé l'église. Howard Marshall, les Épîtres Pastorales, dans le Commentaire Critique International (Edimbourg : T. et T. Clark, 1999), 337. >>> **Vu le 8 juin 06 sur <Rense. com>** (Quelques Erreurs Évidentes Dans le Da Vinci Code, Par Alain Branch -)

⁸ **Idoles** : au sens péjoratif chrétien ! Alors que le mot provient du grec *eidolon* "représentation" !

dogme, inconnu de la tradition classique, est une imagination cristallisée en vérité absolue, c'est le barrage à toute fantaisie, c'est donc l'intolérance. Mais les chrétiens transforment leurs mythes en vérité, la vérité en dogme, et imposent le dogme à tous par la force du pouvoir. Et c'est là, historiquement, la différence essentielle entre Paganisme* et Christianisme. !

LA TOLÉRANCE POLYTHÉISTE DES PAÏENS

La religion* romaine était tolérante et je le montrerai par les paroles de ses protagonistes. Je commencerai par trois témoignages contradictoires remontant aux IIIème et IIème siècles AEC, et provenant des Romains, des Grecs, et des Hébreux. S'il est vrai qu'à Rome, comme chez tous les peuples, il ne manqua pas de sacrifices humains au nom de la religion, comme ceux des Vestales [9] sacrifiées pour leur inadaptation au rite*, il est tout aussi vrai comme nous le narre Pline l'ancien, qu'en 287 AEC les Romains – les premiers entre tous les peuples – abolirent dans l'amendement de l'ancienne loi des XII Tables, "ce sacrifice monstrueux de tuer un homme" qu'on considérait comme une chose très religieuse, en édictant "Que personne ne soit immolé" (homo immolaretur), c'est-à-dire condamné à mort pour des raisons de religion. Un grand principe ! Mais, jamais respecté par le Christianisme depuis son accession au pouvoir à la fin du IVème siècle jusqu'à hier, lorsque le pouvoir d'état lui a été finalement enlevé. Et même, les témoignages grecs et juifs sont plus clairs sur l'esprit de tolérance des Romains. Les ambassadeurs de la Locride, témoigne Tite Live, furent honorés "non seulement parce qu'ils vénéraient leurs dieux, mais parce qu'ils accueillait et vénéraient même avec des honneurs majeurs les dieux des autres". Et les Hébreux, dans les deux livres des Machabées (Deutéronome) historiographiquement d'un grand intérêt, les admiraient non seulement pour leur puissance, mais même "parce qu'ils accordent leur amitié aux peuples, et il n'y a en eux ni envie ni jalousie": chose qui, parlant de culte d'un dieu* "jaloux", se réfère clairement à la religion*. Mais il faut dire que, dans une ville que Live définissait comme "très religieuse" – surtout dans les durs instants des guerres – les intellectuels romains furent en général pour le moins plutôt sceptiques ou indifférents : ils considéraient la religion comme un ensemble de mythes* traditionnels à respecter pour son inaliénable héritage culturel, mais à repenser librement en privé. On pense, comme exemple de leur attitude, à l'épicurien Lucrèce qui commença son poème avec les superbes invocations à Vénus, "génitrice des Énéens" et image de la vigoureuse nature, mais qui dénonça ensuite toute mentalité religieuse, au point de s'exclamer : "De combien de maux la religion put nous persuader ! » et, laïquement il pensait : "Dieu est : que le mortel aide le mortel, et ceci est la voie vers l'éternelle gloire. »

Si l'on pense au sentiment panthéiste de Virgile, avec son évocation de l'Esprit vivifiant qui "répandu parmi les membres, agite la masse entière et se confond avec ce grand corps". Ou à Ovide qui, au début du grand poème sur les Métamorphoses, chef d'œuvre du polythéisme comme lecture analytique de la nature pleine de fantaisie, parcourt les deux mythes orientaux des origines avec des formulations identiques à celles de la Genèse biblique, mais en marquant ouvertement la différence : "Que ce récit soit vrai ou bien l'autre".

Il faut ici se demander : est-ce parce que nous avons oublié Ovide que nous n'avons voulu nous rappeler que de ce grandiose mais stupide mythe de la Genèse, et en faire un dogme ? Et si l'on pense ensuite à Sénèque et à sa réflexion morale, une

⁹ **Vestales** : cf. l'article [Feu*](http://racines.traditions.free.fr) nouveau sur notre site <racines.traditions.free.fr>

haute quête intérieure de la conscience, que ces mêmes chrétiens voulurent accaparer. Sait-on jamais si la limite de ces attitudes étant ce qui signale une division entre les intellectuels et le peuple, ne fut pas l'ultime cause de la défaite du Paganisme*.

Mais, pour revenir à des aspects plus concrets sur la différence entre les païens et les chrétiens, voilà Cicéron – disposé à croire dans les dieux* et dans un ciel pour les grandes âmes (*quis piorum manibus locus...*) – qui ne croyait cependant pas dans les haruspices. Et Live, un grand conservateur qui, dans son Histoire, enregistrerait attentivement les manifestations religieuses à l'occasion de guerres et de Jeux*, et face à l'indifférence de son époque déclarait : "Moi, pendant que j'écris ces choses anciennes, je ne sais pas comment l'esprit en moi se fait ancien et me force à retenir dignes d'être cités dans mes annales les choses que les hommes les plus sages entendirent vénérer publiquement". Religiosité donc, seulement en tant que respect pour la tradition. Le sectarisme judaïque et chrétien (aujourd'hui nous dirions le fondamentalisme) était donc pour eux incompréhensible, une superstition. Pline l'ancien, en liant la religion de Moïse aux "sectes magiques", parlait des Hébreux comme d'un "peuple remarquable pour son mépris envers les dieux" ; Suétone "d'une race de gens aux nouvelles et maléfiques superstitions" ; Tacite de "peuple incliné aux superstitions et contraire aux religions", qui "dans son obstination religieuse et dans sa haine acharnée contre tous... considère comme impie tout ce qui pour nous est sacré... méprise les dieux et vilipende la patrie". Où "Patrie" signifie maintenant cet Empire que, aux temps de Pretestat, Rutilio Namaziano exaltera en disant, tourné vers Rome : "Tu as donné à des gens différents une patrie commune" (*Fecisti patriam diversis gentibus unam*).

Ce qui apparaît intolérable aux païens est l'intolérance des Hébreux et des Chrétiens. Et ces jugements nous seront largement confirmés par ces mêmes chrétiens qui, au contraire s'en vantent. Plus tard, la bataille des idées entre les païens et les chrétiens nous est témoignée également tant par les néoplatoniciens comme Plotin et Porphyre, que par les chrétiens Tertullien et ensuite Lactance et Arnobe, qui nous rapportent l'accusation des païens aux chrétiens, "de vénérer un homme, de plus torturé et crucifié par des hommes", "de soutenir qu'un être, né homme et mort en croix était un dieu*", de pratiquer l'Eucharistie dans laquelle le corps mangé préserverait l'âme dans la vie éternelle, un rite cannibalique non justifié même pas dans son intention mythologique ou allégorique.

Et les païens, comme le rappelle Arnobe, posaient la question : "Si vous avez à cœur le culte divin, pourquoi ne vénerez-vous pas avec nous les autres dieux* et ne pratiquez-vous pas en commun les rites* religieux ?" Et le païen Simmaque, ami de Pretestat dans le cycle romain des Saturnales, de demander au Sénat la restitution de l'autel de la Victoire que l'empereur Constantin II avait ôté en 357, éclaircissait le sens de la religiosité païenne face à la chrétienne en reconnaissant que "chacune a ses coutumes, sa religion*", en expliquant que "presque tous les dieux*, grecs et romains et les cultes orientaux, ne sont autres que la représentation du Soleil", et en mettant en garde que comprendre "un secret aussi grand ne peut pas s'obtenir par une seule voie" : et, finalement, d'autres se demandait s'il ne fallait pas "rétablir cette condition de la religion qui a été utile à la vie de l'État". Telle était la manière de voir des païens qui ne comprenaient vraiment pas pourquoi on voulait rayer l'ancienne religion et en importer d'autorité une autre.

LA TOLÉRANCE RELIGIEUSE DANS LA ROME IMPÉRIALE

On me dira : d'accord pour les intellectuels, mais le pouvoir impérial ? Et bien, même le pouvoir romain était respectueux et, au contraire, curieux des religions* d'autrui : du reste, cela faisait partie non seulement de la coutume, mais même du projet politique général, d'accaparement possible de la faveur de toutes les divinités, comme l'avaient bien vu les ambassadeurs des Locridiens. Et, même ici nous, pouvons en citer quelques témoignages. Selon le récit de l'historien juif (de Rome) Flavius Josèphe, déjà en 64 AEC Pompée ayant vaincu Jérusalem et, étant entré dans le temple* de Jahvè, non seulement il se retint d'en toucher les trésors, mais il réintégra les prêtres* et commanda des rites* d'expiation pour la violation accomplie. César rénova l'ancienne amitié du temps des Macchabées et Auguste, non seulement permit que les Hébreux "continuent leurs coutumes en respectant la loi de leurs pères", mais concéda des franchises pour les rentes du temple. Adrien médita d'élever un temple au Christ et "il disposa que dans toutes les villes se fasse des temples sans images, dits justement Temples d'Adrien". Et même Sévère Alexandre, qui vénérât Abraham, le Christ et Orphée, voulait élever des temples* sans images, mais il en fut dissuadé par ses conseillers qui le mirent en garde car le résultat aurait été que finalement tous seraient allés aux temples chrétiens. Et, encore, selon le chrétien Paolo Orosio, en 244, célébrant le premier millénaire de la fondation de Rome l'empereur chrétien Philippe l'Arabe aurait même négligé les rites* païens traditionnels, ce qui se fit semble-t-il sans trop de scandale. Donc, même l'Empire était enclin à reconnaître la liberté religieuse pour tous. Et, même après Constantin et ses successeurs – de durs persécuteurs des païens – Julien l'Apostat agit formellement dans le sillon de la tolérance Constantinienne, lorsque il réouvrit les temples païens sans pour autant fermer les églises* chrétiennes. Il est vrai toutefois que, pour redonner de la vie à la tradition classique, il imposa que dans les universités "tous ceux qui demandent d'enseigner... aient des convictions non contraires avec celles qu'ils professent": on ne peut pas, disait-il, commenter des poètes qui parlent de Jupiter et croire en Jahveh ou en Christ. En somme, il demandait la cohérence, en laissant aux professeurs chrétiens le choix "d'aller dans les églises des Galliléens exposer Mattieu et Lucas". Moralement irréprochable : même si il y a à craindre que son intervention puisse vraiment servir aux chrétiens comme un précédent pour porter à des conséquences extrêmes d'intolérance. On me dira encore : oui, d'accord, non seulement les intellectuels romains ont été tolérants et même quelques empereurs que nous pouvons définir comme intellectuels furent respectueux, mais des persécutions impériales il y en eut, et sadiques, et féroces. Hélas, oui : même si leur férocité est due non à une persécution religieuse, mais à une répression politique ayant des formes communes à toute l'antiquité. Et ici je passe là-dessus certes pas par réticence : ce sont des choses qu'on sait tous de mémoire, du fait que c'est une partie de la vulgate historiographique. Mais on ne peut pas négliger d'autres aspects, moins remarquables et certainement plus vrais. On ne peut pas appeler persécutions religieuses les premières répressions occasionnelles de la part de Tibère, Claude et Neron révoltés contre les hébreux et les chrétiens qui s'acharnaient continuellement entre eux (*adsidue tumultuantes*) : du reste, l'empire les connaissait très peu, en confondant les deux sectes, juive pure et judéo-chrétienne.

Les persécutions récurrentes viendront ensuite, dans l'aggravation générale des tensions sociales face aux insurrections liées souvent au nom chrétien, et devenues endémiques ; et surtout face à l'incompréhensible refus chrétien des dieux* des autres : une offense à tous les autres hommes, plus qu'une rébellion envers le pouvoir. La persécu-

tion impériale, féroce comme tous les rapports de paix et de guerre d'alors (seulement d'alors ?), n'est pas religieuse, mais politique : comme celle déjà produite en petit contre les Bachanales prohibées en 186 AEC avec le *Senatus consultum de bacchanalibus*, tourné certes pas contre Bacchus, mais contre une licence contraire au *mos maiorum* (mœurs de la majorité des citoyens). On ne persécutait pas la religion, mais plutôt l'intolérance chrétienne envers toutes les autres religions, le refus de faire partie de la Patria commune. C'étaient les chrétiens qui ne voulaient pas les dieux des autres, non les autres qui refuser le dieu chrétien : et de cette intolérance, je le répète, les chrétiens s'en vantaient.

L'INTOLÉRANCE MONOTHÉISTE des CHRÉTIENS

Les chrétiens soumis et pacifiques ? Une autre satisfaisante imagination historique ! Les choses étaient-elles vraiment ainsi ? Même ici il est nécessaire de corriger la vulgate chrétienne. Face à la dureté des persécutions, la réponse chrétienne fut dure : à cette époque les chrétiens ne le seront pas moins que les païens, d'abord pour imaginer la vengeance, ensuite pour la pratiquer. Mais, d'abord, que voulait dire être chrétien ? Dans ce siècle de conflits on pouvait longtemps hésiter entre ces deux visions de la vie. Les intellectuels païens pouvaient croire dans un dieu père, et les intellectuels chrétiens pouvaient être des païens pour leur formation culturelle, sinon même pour les coutumes : l'angoisse de saint Jérôme est connue qui déclarant dans *Le Songe à Dieu* : "Christianus sum", s'entend répondre : "Ciceronianus es, non es christianus". La même théologie chrétienne devient souvent déterminante ??? face aux accusations des païens, comme réponse auxquelles naissent les dogmes des conciles œcuméniques de cette époque. De toute façon, les étiquettes ne les distinguent sûrement pas, ni disent tout sur elles. De sorte que, pour montrer l'esprit des chrétiens je citerai, comme je l'ai fait pour les païens, des témoins précis : ils ne sont même pas marginaux, mais une constante de leur attitude. En 202, Tertullien, en ayant expérimenté les persécutions, rêve sadiquement, dans le livre *De spectaculis*, à la punition des persécuteurs dans le jugement final de Dieu : "Quel spectacle immense alors ! Qu'admirerai-je ? De qui rirai-je ? Où jouirai-je, où exulterai-je en voyant tant de rois qu'on célébrait, accueillis au ciel et gémir même avec Jupiter et ses témoins dans les ténèbres les plus profondes ? Et, comme eux, les magistrats qui persécutaient le nom du Seigneur, se consumer sur des flammes plus impitoyables que celles avec lesquelles ils s'étaient acharné sur les chrétiens en les insultant ? » Il admire, il rit, il jouit, il exulte, comme aucun intellectuel païen n'avait jamais rêvé le faire. Et, un siècle après, Lattance en 316 jouit même, sadiquement, en énumérant dans leurs atroces détails *La Mort des persécuteurs*, tout finit mal pour *La Colère de Dieu* (ce sont les titres de ses livres), et il commente : "Ceux qui avaient insulté Dieu gisent à terre, ceux qui avaient abattu le saint temple tombent dans une ruine majeure, et ceux qui avaient distingué les justes, exilent leurs âmes méchantes sous les coups célestes et les tourments mérités.»

Déjà : "les tourments mérités" ! Ce n'est donc pas l'idée des tourments en soi qui dérange les chrétiens, mais l'idée qu'ils leur soient appliqués, et non aux autres. Et Eusèbe, évêque de Nicomedia et biographe de Constantin, jouit de la représentation de la vengeance divine : "Ainsi puissent-ils périr les ennemis du Christ !". Et, Firmico Materno dans *De error profanarum religionum*, exhorte ainsi les empereurs chrétiens à persécuter les païens : "La loi du Dieu* très haut exige que vous persécutiez avec sévérité le délit d'idolatrie de toutes les manières » et, avec les modalités de la persécution, il cite le Deutéronome qui prescrit que si un frère ou un ami te pousse à

l'idolatrie, « tu l'accuseras, et que ta main soit la première à se lever sur lui pour le tuer... Et même, si jamais des cités entières cultivent le péché, il est établi qu'elles périssent. » Et saint Jérôme auteur de la vulgate du Nouveau Testament, en intervenant dans la polémique sur le culte des pierres (les statues des dieux) chez les païens, et le culte des os (les reliques des martyrs) chez les chrétiens, employait dans ses Lettres cet affectueux et élégant langage : "Vigilanzio ouvre de nouveau sa fétide bouche et jette son plus écœurant souffle contre les reliques des saints martyrs et contre nous, qui les conservons » ; donc pieusement il suggérait que l'évêque "le délivre de la mort de la chair pour que l'esprit soit sauf..., et que les médecins coupent la langue... à ce monstre..., fou furieux ». Et Prudenzio, dans son Peristephanon, en célébrant les martyrs chrétiens, fait ainsi parler la vierge Eulalie pendant le procès : "Me voici, je suis ennemie de votre religion démoniaque (*daemonicis inimica sacris*), et je piétine les idoles sous mes pieds » ; et lorsque le Pretor lui demande, non de renoncer à son dieu, mais de respecter les dieux des autres, "elle frémit et crache dans les yeux du tyran, ensuite renverse les simulacres et piétine le feu des encensoirs » ; et ensuite, torturée, elle "chante gaiement", afin que son âme vole visiblement au ciel en forme de colombe, les laissant tous troublés. La seule certitude dans cette légende aux tons âprement sadomasochistes est le mépris chrétien envers les autres religions : et de toute façon, il n'en résulte pas qu'ensuite quelque païen qui s'est déclaré ennemi du démoniaque culte chrétien, ait été pieusement pardonné. Et, à Simmaque que nous avons vu avouer l'impossibilité de comprendre les grands mystères de la vie par une seule voie, un autre saint, Ambroise, répond hautainement : "Ce que vous ignorez, nous l'avons connu par la voix de Dieu. Et, ce que vous cherchez avec vos hypothèses, nous le tenons pour certain de la Sagesse de Dieu et de la Vérité. » C'est, de la part de qui sent maintenant avoir vaincu, le refus de tout dialogue et l'imposition du dogme ; et sa conclusion est un sec refus : "Vos idées ne s'accordent pas avec les nôtres", et suivra, contrairement à ce qu'avait fait Julien, la fermeture des temples et la fin de tout culte païen. Nous trouvons la même intransigeance dans la relecture idéale de l'histoire de Rome, sur le mérite ou le tort des dieux païens dans ses événements. Déjà Arnobe citait l'accusation païenne aux chrétiens : "depuis que les chrétiens sont présents au monde, l'orbe terrestre va en ruine " ; et nous avons vu Simmaque invoquer du respect pour la religion qui "avait été utile au cours de la vie de l'État" (les chrétiens, retournant cette accusation, en en firent au contraire un cheval de bataille). Il y eut alors, entre autres, une renaissance de l'historiographie païenne, avec les Histoires d'Ammien Marcellin, ami de Julien, et avec les compendiums d'Eutrope et de Festo ou de l'*Historia Augusta*, destinés à créer une conscience romaine dans la nouvelle bureaucratie byzantine ignare : et elle s'accompagna d'une nouvelle floraison de la poésie sous Claudien, Rutilio Namaziano et d'autres, plus imitatrice que créatrice si l'on veut, mais non privée de dignité et d'humaines affections.

Et bien, vraiment à ces accusations, à cette allusion de Simmaque et à cette historiographie semble répliquer Augustin, lorsque dans *La Cité de Dieu* il montre du doigt dans toute l'histoire de Rome rien d'autre qu'une série ininterrompue de désastres dus à l'impuissance de ses faux dieux. Affirmation, à peu dire paradoxale, après le sac de Rome de 409, œuvre des Wisigoths... chrétiens ^[10] : mais pour lui cela avait été une victoire sur le Paganisme*. Je ne partage pas ceci, Augustin voulut confier la réécriture chrétienne de toute l'histoire romaine à son disciple Paolo Orosio, qui avec empressement s'appêta à ce lourd devoir : "À tes ordres j'ai obéi, ô très heureux père Augustin. Tu m'avais commandé de montrer combien dans les annales des siècles pas-

¹⁰ **Wisigoths chrétiens**, mais "ariens", c. à d. adeptes d'Arius qui n'acceptait pas la Trinité !

sés j'avais pu trouver de grave par les guerres, de corruption par les maladies, de tristesse par la faim, de terrible par les tremblements de terre, d'insolite par les inondations, de terrible par les éruptions volcaniques, de féroce par les chutes de foudre et de grêle, de misérable par les parricides et les scélératesses. »

Quel sadique inventaire des maux du monde, pour montrer que la triomphante Rome païenne, créatrice du plus extraordinaire empire de l'histoire, avait subi des défaites pires que celles que l'empire chrétien désolé souffrait dans cette nouvelle et très aventureuse époque ! Quelle mode idiote d'écrire l'histoire comme une histoire des horreurs, il faut aussi le dire, du fait qu'il en était de même pour la culture d'alors ! Une mode obnubilée par la haine théologique, inconnue des historiens païens et de toute autre historiographie. À lire ces témoins, il ne semble vraiment pas que le monothéisme, et encore moins le Christianisme, ait rendu les hommes meilleurs !

LES TRÈS CHRÉTIENS CONCILES ŒCUMÉNIQUES

Pendant que les intellectuels chrétiens manifestaient ainsi la douteuse supériorité de leur monothéisme, se consolidait la difficile alliance entre pouvoir impérial et église chrétienne qu'entre temps on définissait dans les conciles œcuméniques. On ne peut pas lire ces conciles comme une élaboration intellectuelle abstraite, étrangère à la réalité environnante : ces conciles sont incompréhensibles sans les évidentes références au contexte de l'époque. Les premiers conciles œcuméniques, c'est-à-dire de toute la chrétienté (de Nicée en 325 et Constantinople en 381, que suivit celui d'Edesse en 431), se tinrent après une vingtaine de conciles locaux des siècles précédents et furent lourdement conditionnés par la supervision impériale. Ils établirent d'abord la doctrine et même, à son abri, la position de l'Église sur les fidèles et, naturellement, sur tous. Mais c'est surtout à la polémique païenne qu'ils entendent répondre : se faisant une gloire des accusations et en les transformant orgueilleusement en dogmes ouvertement irrationnels. On sait que non seulement les païens, mais même beaucoup de chrétiens, comme Arius, refusaient l'absurdité d'un homme-dieu et l'identité du Fils avec le Père, nécessaire à la fondation divine de l'Église.

Survient alors au concile de Nicée un Symbole ou Credo [11] qui mettait fin à la dispute en approuvant les dogmes sur la divine Trinité (quelque chose de semblable existait déjà dans Plotin), constituée de Dieu le Père, créateur du Ciel et de la Terre ; du Fils unique "engendré mais non fait", "engendré de la Vierge Marie par le Saint-Esprit, et fait homme"; et finalement du Saint-Esprit, dont on ne dit alors rien sinon que plus tard à Constantinople on dut ajouter qu'il "procède du Père" (sans d'autre part définir le Fils, du fait que le Christ est fils unique), mais en oubliant de dire qu'il procède même du Fils – on devra y pourvoir plus tard en disant "qu'ils procèdent l'un de l'autre" (*procedenti ab utroque*) – dira saint Thomas dans la langue Pange. Et, il ajoute que l'Esprit qui "parle par la bouche de l'Église" signifiait consacrer un pouvoir qui, en tant que descendu non d'un homme, mais d'un "vrai dieu et d'un vrai homme", est autocratique et non pas théocratique ; et visait à confirmer l'*immunitas* de l'évêque de Rome, "soustraite à la puissance des rois, des princes, des peuples entiers, en se connaissant, en quoi vous sied représenter Christ notre Seigneur, prince suprême en chaque forum et en chaque principauté", sanctionnée par le concile de Rome de l'an précédent. C'était le prélude à son infailibilité : l'Église se posait ainsi même au-dessus de ses fidèles, comme pouvoir théocratique, de pair avec celui de l'Empire. Toutes ces bêtises théologiques, fruits des compromis obtenus à travers des conflits

¹¹ **Credo** : "je crois au..., en..."

sanglants, et imposées comme dogmes, en viendront de toute façon à définir cet ambigu système de cohabitation conflictuelle de deux pouvoirs, empire et papauté, c'est-à-dire État et Église, hésitant entre césaropapisme et théocratie, inconnu du monde ancien, et qui marqua tout le Moyen-Âge et encore suspendu aujourd'hui sur notre vie politique.

LA CONDAMNATION DE LA JOIE DE VIVRE

Si telles étaient la dureté des grands intellectuels chrétiens et l'intransigeance dogmatique de l'Église contre toute la tradition païenne, il faut dire qu'aussi dure fut de même l'orientation de l'empire maintenant cristianisé. De l'initiale tolérance Constantinienne, seulement déclarée formellement, on passa vite à une intolérance pire que celle du pouvoir impérial païen. Dans ce procès il y a des aspects très voyants, mais comme d'habitude négligés, qui se tournent contre les manifestations non seulement de la vie culturelle mais même contre les cirques et les théâtres. Cela peut sembler un paradoxe, mais la polémique chrétienne a insisté de manière maniaque contre la vie ludique, en donnant lieu entre autre à une inacceptable vulgate historiographique, c'est-à-dire que les autres Romains ne faisaient pas que s'adonner aux théâtres et aux cirques, et que dans l'excès des cirques était la principale cause de la chute de l'empire. En réalité, la société polythéiste païenne avait montré une totale cohérence entre l'idéologie et la coutume de vie : la vie ludique était l'imitation joyeuse de la vie engagée des armes et de la culture ; théâtre et cirque, jeux de l'un et de l'autre genre (*ludi utriusque generis*), intellectuel et physique, étaient adaptés au religieux pour le culte des dieux et le plaisir des hommes (*cultus deorum et hominum voluptatis causa*). De ceci, chose très éloignée de la culture d'aujourd'hui, Varron avait parlé dans *Les Divines Antiquités*, et maintenant Macrobe confirmait, entre autre, que "les cultes se célèbrent lorsque on fait des Jeux en l'honneur des dieux". Et bien, vraiment pour ceci, non seulement une grande partie de la polémique chrétienne se tourne contre les Jeux, mais même les empereurs † s'acharment contre eux : l'effacement des Jeux est une persécution religieuse. Déjà, quelques conciles locaux avaient fulminé des peines très graves contre beaucoup de ceux qui "dans les Jeux des cirques, des théâtres et des arènes se ridiculisaient à guider des carrosses et se donner des airs de bouffon". À ces condamnations de l'Église s'ajoutèrent de manière finale en fin de siècle, celles de l'empire : les empereurs Valentinien, Arcadie, Théodose et Honoré, en 392, 394 et 399, en renversant la tolérance Constantinienne et en distordant la leçon morale de Julien prohibèrent toutes les manifestations païenne, intellectuelles et physiques, dans les temples*, dans les théâtres et dans les cirques. Et, peu d'années après, en 409, l'empereur d'Orient Théodose II réaffirmait la condamnation avec les mêmes mots et même de plus précis : "De dimanche, premier jour de la semaine, à Noël, Pâque et Quinquagésime, sont prohibés tous les divertissements des théâtres et des cirques. Que tout l'esprit des chrétiens et des fidèles soit occupé dans le culte de Dieu".

Prêtez attention à ce mot, "l'esprit" : de la liberté de culte polythéiste et païenne, on est maintenant passé à la contrainte monotheiste et chrétienne non seulement sur les comportements (les mœurs), mais même sur les esprits (la doctrine). On devait être chrétien de force, penser comme le voulaient l'Église et l'Empire. Avec ce qui semblait de "très miséricordieuses lois" à Augustin, menaçant de punitions divines et humaines, on réalisait une chose nouvelle et terrible, inconnue du polythéisme païen : on créait un dualisme des pouvoirs, dont un dédié à la domination sur les esprits. Paradoxalement, tout cela se manifestait dans la polémique contre la vie ludique,

imitation joyeuse de la vie réelle. Pourtant, même sur ce point il y a une vulgate historiographique selon laquelle "les chrétiens se tiennent loin de ces fêtes* pour des raisons d'ordre moral". Quelle satisfaisante imagination historique c'est là ! Les païens impies et tout adonnés aux théâtres et au cirque, et les chrétiens pieux et réservés dans les églises ! Un fait est que les prohibitions impériales la démentent : on ne prohibe pas ce qu'on a pas coutume de faire et, en général, la première lecture qu'on devrait faire des lois dans l'histoire, est qu'elles nous informent sur le contraire de ce qu'elles prescrivent ou prohibent : en particulier, ces lois cent fois répétées contre les théâtres et les cirques nous montrent qu'elles étaient normalement transgressées même par les chrétiens. Du reste, plusieurs fois les mêmes Pères de l'Église nous montrent les chrétiens devenir fous et cracher dans les théâtres et dans les cirques. Et Augustin nous raconte qu'après les grandes persécutions, pendant lesquelles beaucoup de chrétiens étaient retombés (sic) dans le péché, le Paganisme*, beaucoup de ceux qui avaient voulu devenir chrétiens "regrettaient ces très dangereuses et toutefois anciennes voluptés".

Que faire, alors ? C'est simple : "Il sembla opportun de célébrer d'autres jours fériés en l'honneur des saints et des martyrs mais pas avec de tels sacrilèges, quoique avec un semblable luxe". En somme, on changea le nom de la divinité à laquelle dédier la "volupté" : mais ainsi on perdit l'ancienne cohérence entre idéologie et vie, on enleva aux jeux leur valeur religieuse d'imitation de la vie sérieuse, qui était la plus haute vertu du Paganisme. Dès lors, entre les jeux et la religion*, entre les loisirs et la morale on instaura une contradiction incurable, et il en résultera un incurable esprit d'hypocrisie, unr séparation entre sermon et pratique, qui accompagnera toute la civilisation chrétienne.

Plus tard, dans les années de la chute de l'empire d'Occident, Salviano, évêque de Marsiglia, reviendra sur ce thème en définissant, avec un amer jeu de mots, "les jeux publics risée de notre vie" ; et, en faisant reporter sur les cirques la faute de la décadence de Rome (il confondait, à tout le moins, la cause avec l'effet), il ajoutera : "Tout le monde romain est miséreux et luxurieux. Qui, je le demande, est pauvre et plaisante ; qui, en attendant la captivité, pense au cirque ; qui craint la mort et rit ? Nous même dans la crainte de la captivité jouons et, dans la crainte de la mort, nous rions. On pourrait croire que tout le peuple romain soit gorgé d'herbes vénéneuse : il meurt et rit". Cette étrange idée chrétienne d'une Rome qui meurt en riant est une autre vulgate historiographique, sérieusement reprise même par tellement de modernes historiographies, à commencer par celle du grand Gregorovius. Pourtant, comment ne pas voir que dans les jeux, mimétisme joyeux de la *virtus* romaine, on exprimait la nostalgie de l'ancienne grandeur ?

LA HAINE THÉOLOGIQUE ET SES DÉGÂTS

La polémique fait rage encore contre cette Rome abattue. Augustin vécu à l'époque où Théodose célébrait les fastes de son intolérance, et exultait parce que l'empereur "depuis le début même de son empire ne cessa pas d'aider l'Église et travaillait par le moyen de ses très justes et très miséricordieuses lois contre les impies" : où les adversaires ne le sont que parce qu'ils sont impies, et cela devient une miséricorde de menacer de peines, même les consciences. Mais, à montrer du doigt l'incohérence des accusations chrétiennes, que vaut la polémique d'Augustin sur la peine de mort. Les païens, disait-il, ont coutume de tuer, pendant que "les chrétiens ne tuent personne". Dommage que très rapidement il ait ajouté ensuite une terrible réserve, qui rappelle les menaces de Théodose et la répétition d'autant plus farouche

après les terribles massacres gothiques [ariens] de Rome dont lui et ses chrétiens avaient regretté qu'ils n'aient pas été totalement une *shoah* contre les païens : "ils n'en tuent aucun, sauf ceux que Dieu* [12] commande de tuer" (*exceptis his, quos Deus occidi iubet*). Et, pour éviter l'équivoque, il répétait et précisait : "...donc sauf ceux qu'une loi généralement juste ou la même source de la justice, Dieu, commande spécialement de tuer...". Et qui d'autre est présumé commander de la part de Dieu, sinon l'arbitre de ceux qui s'autoproclamèrent ses représentants sur terre ? Ce sadisme théologique, qui tue en niant tuer est chose exclusivement chrétienne : il faut se rappeler du décret romain, cité par Pline l'ancien, *en homo immolaretur*.

Mais, dans Augustin il y a même autre chose. Combien de fois a-t-on écrit que le Christianisme a aboli l'esclavage ? Et bien, voyez encore : "On comprend que l'esclavage est imposé à bon droit au pécheur... La première cause de l'esclavage est le péché". Et le péché, selon lui, et de toute façon dans Théodose ensuite, est d'abord de croire dans un dieu différent de celui prêché par le bienheureux apôtre Pierre, et imposé à tous par l'Empereur. Et, penser que déjà Sénèque avait écrit, et Macrobe répété : "Mais pourquoi tant d'aversion injustifiée pour les esclaves ? Comme s'ils n'étaient pas égaux à toi... Ils sont esclaves, mais hommes. Ils sont esclaves, identiques mais en servitude, si tu réfléchis que le sort exerce sur les uns et sur les autres son pouvoir dans une égale mesure". Augustin a été un des grands pères de l'Église qui de lui a appris pour des siècles les raisons de sa foi et de ses comportements, même sur ces deux questions de principe, que sont la peine de mort et l'esclavage.

Et si, comme preuve de ce que, né dans ce IV^{ème} siècle, j'ai cherché à montrer, qu'il me soit ici concédée une référence directe à nos jours, voilà le nouveau Catéchisme de l'Église catholique, du 11 octobre 1992, sanctionnant le droit et le devoir de la légitime autorité publique d'infliger des peines dosées à la gravité du délit, sans exclusion, en cas d'extrême gravité, la peine de mort : une sentence publiée dans la ferveur des initiatives mondialistes pour l'abolir. Et ce serait peu, si on n'entendait pas justifier ensuite cette thèse en expliquant que "dans les temps passés, les autorités légitimes on communément recouru à des pratiques cruelles pour sauvegarder la loi et l'ordre, souvent sans protestation des bergers de l'Église qui, dans ses tribunaux ont même adopté la prescription du droit romain sur la torture". Comment dire que le péché est du droit romain : pourtant l'Église, pendant qu'elle assumait tranquillement pour cette partie l'homicide, en rayait chaque trace dans la tradition culturelle et dans ses mimes ludiques. Mais, le paragraphe du Catéchisme continue : "Après de tels faits déplorables, cependant, l'Église a toujours enseigné le devoir de la clémence et de la miséricorde : elle a défendu au clergé de verser le sang": certes, en le laissant matériellement verser au bras séculaire de l'État pendant des siècles, sur son indication et sous sa supervision, et même en le sanctifiant comme *auto da fé*, "acte de foi".

Et à propos du droit romain, comment ne pas se rappeler que le Christianisme s'il n'a pas pu détruire tout ce qui était païen, se l'est accaparé ? Justinien, cet empereur qui, selon Procope était "pratiquement analphabète, chose qui on n'avait jamais vu dans l'empire romain..., et qui dans la langue, dans l'aspect extérieur et dans la mentali-

¹² **Dieu*** : il convient vraiment de retrouver la définition de ce mot dans l'article du même nom sur le site <racines.traditions.free.fr>, et il conviendrait donc de toujours remplacer ce mot au singulier par le terme original de l'Ancien Testament : Jahweh/ Jehowah !

Par ailleurs, nous venons de voir comment le désir de cette faction idéologique de détruire ses adversaire les mène à une monumentale hypocrisie en faisant semblant de croire que l'intérêt et les buts de leur faction coïncident avec ceux d'un "Dieu d'Amour" (masquant le dieu "cruel et jaloux" vétéro-testamentaire)... À moins qu'ils y croient vraiment ? Auquel cas il s'agirait d'une maladie mentale !

té se comportait comme un sauvage", a commandé le recueil des lois romaines (y-a-il quelque chose de plus païen, peut-être ?) et il l'intitulera au nom de Christ : *Procœmium de Confirmatione Institutionum, In nomine Domini nostri Jesu Christi...*. Quelle impudente falsification historique !

Le Christianisme, ou bien raye ou bien s'accapare ce qu'il y a de vital dans le Paganisme* : il recueille l'héritage de ses lois, il prohibe ou santifie ses jeux, il transforme les temples en églises, comme "Santa Maria sopra Minerva", il remplace les dieux par des anges et des saints, il appelle la pape *Pontifex Maximus* [13], il occupe son siège, hors duquel et sans lequel l'évêque de Rome ne serait pas Pape. Certes, la société impériale romaine qui, déjà aux temps de Live "souffrait pour sa grandeur même", était maintenant arrivée au sommet d'une glorieuse et terrible parabole historique. Pourtant, elle a conservé aux yeux de l'histoire son charme, non seulement pour sa grandeur, mais même pour une vertu qui la fit apparaître belle aux hommes de la Renaissance et que les sociétés chrétiennes suivantes ont toujours perdue : la cohérence entre l'idéologie et la coutume de vie, entre la doctrine et les mœurs.

POUR UN NOUVEAU POLYTHÉISME LAÏQUE

Je concéderai volontiers que ma critique de la vulgate historiographique n'est pas toute l'histoire du Paganisme ni du Christianisme. C'est toutefois un aspect irréfutable de leur histoire, que j'ai documenté avec les actes et les mots de leurs protagonistes non occasionnels mais cohérents : s'ils ne s'assument pas, on ne comprend rien. Je sais bien, d'autre part, que ce Christianisme intolérant et hypocrite a toutefois représenté un haut moment de l'histoire humaine, en vivant intérieurement d'après contradictions (bien et mal se nichent partout) : je sais que l'expression "rendre à Dieu ce qui est à Dieu" peut avoir représenté une revendication de liberté de conscience ; je sais que sous son nom, avec les infamies du pouvoir, il y a les œuvres honnêtes et les affections profondes de tant de personnes qui se sont proclamées chrétiennes. Toutefois, il est tout aussi vrai – surtout dans ce que fut ce déterminant IV^{ème} siècle – qu'il n'est pas en mesure d'évoquer quelque cohérente imagination historique de beauté ou de grandeur, comme l'évoquent l'ancienne Grèce et l'ancienne Rome.

Certes, c'est un fait que le Christianisme n'a pas amélioré le monde, il n'a pas rendu les hommes meilleurs et, pour beaucoup, ce qu'il peut avoir eu d'intimement subversif, disons aussi de révolutionnaire a été, comme toujours dans l'histoire, une révolution accaparant un nouveau pouvoir. C'est ainsi que l'histoire fait toujours un pas en avant et un pas en arrière : un pas en avant dans le développement, et un en arrière dans ses contradictions.

¹³ **Pontifex**, de *pontifex*, *pontem-facere*, faire de soi un pont entre le ciel et la terre. Mais, le *pontifex* a toujours inauguré rituellement un nouveau pont. Il appartenait anciennement à l'une des trois classes d'officiants, celle chargée des ouvrages hydrologiques. Il dansait* le rite* du *Pons Sublicius*, le pont sacré de Rome en bois, lequel devait être :

a/ démontable : il était construit avec des chevilles de bois et pouvait être "abattu" en cas d'attaque de Rome par les Étrusques, ce qui n'empêcha pas Larth Porsenna de vaincre Rome (cf. Horatius Coclès)

b/ réparable : comme les constructions navales par exemple. On conçoit qu'un assemblage soit plus souple et plus étanche avec des chevilles de bois que l'eau aura dilatées qu'avec des clous de fer ou de bronze qui, en agrandissant peu à peu leur trou par la vibration du courant, finissent par lâcher.

- N'oublions pas que le titre de Pontifex Maximus a été usurpé [par l'Église] et que le pape n'y avait aucun droit ! Il a été abandonné en 379 A.D par l'empereur Gratien puis récupéré par les évêques de Rome au VI^e siècle. Notons également que le titre de "pape" c'est à dire de "pater" vient du plus haut grade du... Mithraïsme, donc païen !

Je voudrais conclure en souhaitant l'avènement de ce que - évoquant le Christianisme "socialiste" de Saint-Simon d'il y a deux siècles - je pourrais appeler un nouveau Paganisme, ou un nouveau polythéisme laïque : c'est-à-dire un pluralisme dans lequel chacun, croyant ce qu'il veut, comme pour Constantin et Simmaque, personne ne prétende imposer à l'autre avec la force du pouvoir, sa parole comme parole de Dieu. Qui est le vrai, le seul "blasphème contre l'Esprit" : le seul Esprit que positivement nous connaissons, est celui de l'homme. La bataille contre cette imposition dure depuis un millénaire et demi : mais elle a été, justement, une bataille.

**L'histoire de l'Europe est l'histoire non tant du Christianisme,
que de l'éternelle bataille pour la libération des hommes
de l'imposition de ce Christianisme comme pouvoir
"théodosien" sur les consciences. »» Thule Italia.**

Traduction-adaptation et notes de Tristan pour : <racines.traditions.free.fr>
avec l'aide du trad. en ligne : www.worldlingo.com/wl/translation.htm (pub. gratuite)